

Lucie Rochon-Landry

## ÉMILIE DU CHÂTELET : TRADUCTRICE D'ISAAC NEWTON

Née à Paris en 1706, dans une famille unie, riche et noble, Gabrielle Émilie Le Tonnelier de Breteuil est la cinquième de six enfants dont trois seulement survivront. Elle tient de sa mère, Gabrielle Anne de Froulay, son goût de l'effort, de la rigueur et de la discipline, et de son père, Louis Nicolas de Breteuil, son amour de la liberté et son non-conformisme.

### L'éducation

En ce début du XVIII<sup>e</sup> siècle, Gabrielle Émilie a la chance de bénéficier de parents beaucoup plus attentifs qu'il est coutume à l'époque et avides de savoir. Ils ont même transformé trois pièces de leur demeure en bibliothèque et, très jeunes, les enfants ont le droit d'y prendre des livres. Émilie a même accès à une Bible qu'elle essaie de comprendre. Ils ne font preuve à l'égard de leur fille d'aucun des préjugés en vigueur à l'époque et s'appliquent au contraire à lui donner la meilleure éducation, celle qui est réservée aux «fils de famille»: «En ce temps où l'éducation des filles était si négligée, et se limitait la plupart du temps à un peu d'écriture, de lecture, quelques bribes d'histoire et aux arts d'agrémens, Émilie fit des études approfondies dont beaucoup d'hommes du monde ne pouvaient même pas se targuer.» (Badinter 1983: 67-68)

Il faut dire que la petite Émilie fait montre d'une grande intelligence et d'une précocité inhabituelle ainsi que d'une passion pour l'étude qui ne cessera jamais de l'habiter. Tout l'intéresse, mais, très tôt, elle montre un goût marqué pour les mathématiques et la métaphysique, et son père lui fait donner des leçons dans les deux disciplines. Il lui fait aussi apprendre le latin, l'anglais et l'italien. Ses parents aiment aussi «tenir salon» et reçoivent les meilleurs esprits du temps: Fontenelle, Rousseau, Voltaire... Émilie n'a que dix ans, mais on lui permet de rester au salon et même d'intervenir dans la conversation. C'est ainsi qu'elle peut se faire expliquer par Fontenelle certains passages de ses *Entretiens sur la pluralité des mondes*, qu'elle a déjà lu, et discuter avec lui de physique et d'astronomie: «Il me semble que rien ne devrait nous intéresser davantage que de savoir comment est fait ce monde que nous habitons, s'il y a d'autres mondes semblables, et qui soient habités aussi.» (Vaillot 1978: 34)

## Le mariage

Lorsqu'elle a dix-neuf ans, elle épouse le marquis du Châtelet qui en a trente. C'est un mariage de convenance, comme cela est courant à l'époque, qui sert surtout à assurer la descendance et à consolider la position sociale. Monsieur du Châtelet est un homme gentil et discret qui reconnaîtra très vite la supériorité intellectuelle de sa femme et son besoin de liberté. Loin de s'en offusquer, il s'en montrera très fier et fera preuve à l'égard d'Émilie d'une amitié qui ne se démentira jamais. Le 30 juin 1726, celle-ci donne naissance à une fille et, le 20 novembre 1727, à un garçon, mais la maternité n'occupera jamais une très grande place dans sa vie. Peu de temps après cette deuxième naissance, les époux se séparent. Émilie préfère en effet vivre à Paris plutôt qu'à Sémur où son mari était gouverneur. Elle a découvert la vie mondaine des salons, qu'elle n'avait pas connue avant son mariage puisqu'elle était trop absorbée par ses études. C'est plus par besoin de vivre et de communiquer que par vanité qu'elle y prend goût.

## Voltaire

Loin de son mari, elle mène donc l'existence d'une femme libre et célibataire, une existence parfois plutôt désordonnée. Elle aura plusieurs amants et non des moindres: le duc de Richelieu, Maupertuis, Voltaire...mais c'est la rencontre avec ce dernier qui sera déterminante dans leur vie à tous les deux.

Voltaire avait un peu connu Émilie enfant lorsqu'il fréquentait le salon de ses parents, mais il la retrouve en 1733, à l'opéra, Pour lui, c'est le coup de foudre. Il est en admiration devant l'esprit clair et solide et l'étendue des connaissances scientifiques de cette jeune femme de vingt-sept ans. La passion d'Émilie prend un peu plus de temps à s'affirmer. Elle hésite car elle est toujours attirée par ses amants précédents, le duc de Richelieu et Maupertuis, mais elle finit par réaliser l'ampleur de son attachement à Voltaire. Déjà un grand poète, ses propos irrévérencieux déclenchent souvent la colère de «l'establishment» et il doit parfois s'exiler sous peine d'être emprisonné. Émilie devra souvent mettre tout en oeuvre pour le protéger contre lui-même et contre ses ennemis. Sous son influence, il alternera entre la physique, l'histoire et la poésie.

Leur relation durera quinze ans, jusqu'au décès prématuré d'Émilie en 1749. Le lien affectif et intellectuel qui les unit est d'une rare qualité, on peut presque parler de «symbiose intellectuelle.» (Badinter 1983: 280) Pendant ces quinze années, ils furent des associés, travaillant

ensemble, étudiant la physique, la métaphysique, la philosophie, s'influençant l'un l'autre. Leur grand projet commun fut de vulgariser, pour la mettre «à la portée de tout le monde» (Badinter 1983: 181), la pensée du célèbre Newton. Émilie fut sans aucun doute l'inspiratrice de Voltaire plus que sa simple disciple. Voltaire, quant à lui, «par son enthousiasme, décupla les forces de Madame du Châtelet et stimula sa volonté déjà grande.» (Badinter 1983: 275) Même si, dans les dernières années, la passion s'est quelque peu refroidie, et qu'Émilie s'est même opposée à Voltaire dans le domaine des idées, ils resteront très attachés l'un à l'autre jusqu'à la fin. Très affligé par la mort d'Émilie, Voltaire écrira «J'ai perdu le soutien de ma malheureuse et languissante vie.» (Vaillot 1978: 317)

## Le drame

À l'été 1749, Émilie a quarante-trois ans et est enceinte de son amant du moment, sa nouvelle passion, le poète Saint-Lambert. Malgré la fatigue et les ennuis de santé que lui cause cette grossesse, elle travaille jour et nuit pour terminer l'ouvrage qui lui tient à coeur depuis quelques années, la traduction des *Principia mathematica* de Newton et la rédaction du *Commentaire* qui l'accompagnera. Elle meurt le 9 septembre, six jours après avoir donné naissance à une petite fille qui ne lui survivra que quelques jours. Elle est entourée des hommes qui ont partagés sa vie: son mari, Saint-Lambert et Voltaire.

## TRIBUTAIRE DE SON SIÈCLE

### Les classes sociales

Au XVIIIe siècle, l'inégalité entre les classes sociales est toujours aussi flagrante en France. Le pouvoir politique, militaire et administratif appartient à une petite «caste» de privilégiés, de même que la culture et le savoir sont l'apanage des classes aisées. Pendant ce temps, la grande majorité des Français lutte pour sa survie et considère l'alphabétisation comme un luxe. Les différences sont aussi très marquées entre les campagnes et les villes et entre les hommes et les femmes. Il existe même des inégalités entre les différents niveaux de l'aristocratie, entre les nobles de province et ceux de la cour par exemple.

### Le rôle des femmes

Les membres de l'aristocratie et la bourgeoisie qui forment l'élite peuvent se permettre de négliger les règles qui dictent la conduite du

commun des mortels et de vivre selon des codes qui sont propres à leur classe sociale. De même, les femmes de la noblesse, et c'est le cas de Gabrielle Émilie du Châtelet, échappent en grande partie au travail et à la soumission qui sont le lot de leurs consœurs moins fortunées.

Toutefois, les femmes sont de façon générale considérées comme inférieures aux hommes. Certains philosophes du XVIII<sup>e</sup> siècle ont pourtant jeté les fondements d'un changement idéologique à ce sujet: Descartes qui affirme l'autonomie de la pensée à l'égard du corps et surtout son disciple, Poullain de la Barre, qui, en poussant très loin son analyse, ouvre la porte à la libération psychologique et morale de la femme et aussi à sa libération intellectuelle. «L'esprit n'a pas de sexe» dira-il (Badinter 1983: 30-31). Mais d'autres modèles de l'idéal féminin étaient plus à la mode, comme celui proposé par Fénelon qui affirme que «les femmes ont d'ordinaire l'esprit encore plus faible et curieux que les hommes. Aussi n'est-il point à propos de les engager dans des études dont elles pourraient s'entêter.» (Badinter 1983: 32)

Il existe donc, en cette première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, un genre de «vide idéologique» qui permet une grande liberté aux femmes, du moins à celle des classes dominantes. Bien qu'on leur interdise toujours officiellement les fonctions traditionnellement réservées aux hommes, on les consulte et on les écoute comme des égales. Elles jouent un rôle surtout mondain: elles sont des «salonnières» qui réunissent dans leur salon les meilleurs esprits de l'époque, des «protectrices» qui se démènent pour «faire» la carrière de leurs protégés. Mais peu réussissent à s'imposer pour elles-mêmes, comme c'est le cas de Madame du Châtelet, qui refuse les limites imposées à son sexe et réclame la même liberté.

### L'idéal de vie

Dans ce siècle des lumières où la religion a beaucoup moins d'emprise que dans les siècles précédents, «la volonté de vivre ici et maintenant s'est substituée au désir de Béatitude éternelle» (Badinter 1983: 18). On y voit donc deux idéaux se succéder: le premier, héritage de la philosophie morale de Descartes, propose une approche épicurienne du bonheur; le second, qui correspond à la deuxième moitié du siècle, recherche le bonheur dans le devoir accompli envers son prochain. Madame du Châtelet appartient au premier. «On est heureux que par des goûts et des passions satisfaites» (Badinter 1983: 177). Elle n'a jamais hésité à faire passer ses passions avant ses devoirs. Deux de ses passions étaient l'étude et le jeu...

### La vie intellectuelle

La mode intellectuelle est aux sciences, qu'on ne distingue pas nettement de la métaphysique. On se passionne pour les machines et les techniques. L'intérêt pour les mathématiques et la physique, renouvelé au XVIIe siècle, permet de s'intéresser à la Terre et de se préoccuper du bien-être de ses habitants et de la vie en générale. Des conceptions différentes s'opposent: une violente polémique, entre la physique de l'attraction de Newton et celle des tourbillons de Descartes, divise les savants français. Le goût naturel pour les sciences de Madame du Châtelet est stimulé par cette polémique et elle entend bien «ne pas rester spectateur passif des débats qui agitent le monde de l'esprit.» (Badinter 1983: 201)

## LA TRADUCTRICE

### Les années de formation

L'intérêt précoce pour les langues manifesté par la petite Gabrielle Émilie lui sera certainement d'un grand atout dans son travail scientifique et dans son oeuvre de traductrice. Toute jeune, son père lui fait apprendre le latin, l'anglais et l'italien. Elle peut donc lire Virgile, Milton et Le Tasse «dans le texte» et elle aime traduire. Adolescente, elle traduit pour elle-même *L'Énéide*. Si elle fait moins de progrès en espagnol, c'est, nous dit Voltaire, «parce qu'on lui dit qu'il n'y a guère dans cette langue qu'un livre célèbre et que ce livre était frivole.» Et il ajoute: «Son père lui avait fait apprendre le latin, qu'elle possédait comme Madame Dacier (Badinter 1983: 68).» Anne le Fèvre, Madame Dacier, est cette femme qui au début du siècle avait créé une véritable polémique en traduisant les auteurs grecs et latins mieux que les spécialistes eux-mêmes. Elle les avait traduits en rendant l'esprit avant la lettre et de ce fait elle dut combattre toutes les autorités masculines en la matière à cette époque. Tout un modèle à présenter à la jeune Émilie!

### Les ouvrages rédigés

Bien qu'elle ait rédigé elle-même quelques ouvrages dont un *Mémoire sur le feu*, les *Institutions de physique* et un *Discours sur le bonheur*, sa vie fut plutôt consacrée à la traduction. Le *Mémoire sur le feu* fut soumis à la prestigieuse et toute puissante Académie des sciences lors d'un concours et, bien que n'ayant pas remporté le prix, se vit publié. Les *Institutions de physique* sont un ouvrage qui présente l'ensemble des découvertes importantes en physique telles qu'on les retrouve dans «tant de bons livres latins, italiens et anglais...» (Badinter 1983: 167), et qu'elle dédie dans sa préface à l'éducation de son fils. Cet ouvrage,

selon son biographe René Vaillot, nous permet d'apprécier toute l'étendue des connaissances scientifiques, de la culture et de la puissance de travail de Madame du Châtelet (Vaillot 1978: 185). Le *Discours sur le bonheur* est un ensemble de réflexions très personnelles; elle légua le manuscrit à Saint-Lambert qui ne le publia qu'en 1779, après la mort de Voltaire.

### La fable des abeilles

De son propre aveu, Madame du Châtelet ne se sent pas de la trempe des créateurs mais plutôt de celle des pédagogues. Elle ne peut que «démêler les vérités que les autres ont découvertes» et elle se définit comme «traductrice des idées des autres (Badinter 1983: 444).» Ce projet de vulgariser les idées importantes des grands esprits l'occupera toute sa vie. Vers 1735, elle s'attaque à la traduction de *The Fable of the Bees*, traité de morale écrit par le moraliste anglais Mandeville. Elle écrit à Algoretti «Je m'exerce dans l'art de la traduction, pour m'en rendre digne. Je traduis *The Fable of the Bees* de Mandeville (Wade 1967: 14).» Cette *Fable des abeilles* fut sans doute la source principale d'inspiration pour *Le mondain* de Voltaire.

### Les principes de la traduction

Cette traduction ne fut jamais publiée et il n'en reste que quelques bribes, dont sa *Préface du traducteur*. Dans celle-ci, Madame du Châtelet nous révèle les raisons pour lesquelles elle fait cette traduction et sa façon de procéder. Elle vante les mérites des traducteurs et fait aussi un plaidoyer en faveur du droit des femmes en littérature car celles-ci sont en effet confinées à la comédie. Les traducteurs sont ceux qui «transmettent d'un pays à un autre les découvertes et les pensées des grands hommes, et remédient autant qu'il est en eux à ce malheur de la multiplicité; des langues tant de fois déploré par les vrais amateurs (Wade 1967: 228-229).» Il est peut-être mieux pour son pays «de lui procurer des richesses tirées de son propre fonds que de lui faire part des découvertes étrangères», mais il est aussi certain «qu'il vaut mieux donner une bonne traduction d'un livre anglais ou italien estimé que de faire un mauvais livre français (Wade 1967: 229).» «Un livre...estimé» car le choix du livre à traduire est important et elle déplore le fait que paraissent parfois des traductions dont l'original est déjà oublié. Voilà pourquoi elle a choisi cet ouvrage de Mandeville car «c'est je crois le meilleur livre de morale qui ait jamais été fait ... (Wade 1967: 232)»

Elle nous annonce toutefois d'emblée que le style n'est pas parfait en anglais, qu'il y a parfois des longueurs ou des idées qu'elle juge

dangereuses. Elle se permet donc d'élaguer le style, d'ajouter certains correctifs, de «retrancher tout ce qui n'était fait que pour les anglais, et qui avait un rapport trop unique à leurs coutumes (Wade 1967: 233)» et d'y ajouter ses propres réflexions lorsqu'elle le juge à propos.

Elle se prononce aussi de façon plus générale sur la traduction. Il y a les traducteurs qui traduisent mot à mot par crainte d'être infidèles et qui ainsi le deviennent et ceux qui ont de la difficulté à saisir le sens de l'auteur et «rendent obscurément une pensée lumineuse que leur esprit n'a fait qu'entrevoir (Wade 1967: 230).» Quoiqu'il en soit, «une bonne traduction demande de l'application et du travail», mais «il est certain cependant que la meilleure est un ouvrage très médiocre (Wade 1967: 231).»

### Revendication pour les femmes

Elle en profite alors pour justifier le fait qu'elle se soit attaquée à cette traduction, elle, une femme, et déplore le poids des préjugés qui excluent les femmes du domaine des sciences. «C'est une des contradictions de ce monde, qui m'a toujours le plus étonnée, car il y a de grands pays, dont la loi nous permet de régler la destinée, mais, il n'y en a point où nous soyons élevées à penser (Wade 1967: 231).»

Enfin, elle nous avoue que pour elle les ouvrages «de raisonnement» sont les plus susceptibles d'être bien traduits alors que les ouvrages «d'imagination» «peuvent être rarement transmis de peuple à peuple». En effet, «le génie de la langue, ce fléau des traducteurs, se fait bien moins sentir dans des ouvrages où les idées sont les seules choses qu'on ait à rendre... (Wade 1967: 229)»

### Newton

Émilie du Châtelet s'exerce donc à la traduction avec cette *Fable des abeilles* et nous expose de façon très claire et très complète sa conception de la traduction dans la préface. Mais l'oeuvre qui lui tient à coeur, celle à laquelle elle travaillera pendant plusieurs années et qui lui assurera la pérennité, c'est la traduction des *Principia mathematica* de Newton. Cette oeuvre d'importance majeure, elle veut la traduire afin «d'être utile aux Français (Badinter 1983: 349).» Toute sa vie, elle a voulu vulgariser, rendre accessible à la majorité les grandes idées de son temps. Elle travaillera frénétiquement à cette traduction, et aussi au *Commentaire* qui doit l'accompagner, à partir de 1745 et surtout dans les derniers mois de sa grossesse alors qu'elle semble animée par un sombre pressentiment. «Je veux finir mon ouvrage à la veille d'accoucher et pouvant fort bien mourir en couches... Ne me reprochez

pas mon Newton, j'en suis assez peinée, je n'ai jamais fait de plus grands sacrifices à la raison que de rester ici pour le finir. C'est une besogne affreuse pour laquelle il me faut une tête et une santé de fer,» écrit-elle à Saint-Lambert. C'est un des rares moments où la raison et l'ambition auront le pas sur la passion.

Grâce à Madame du Châtelet, les Français ont depuis deux cents ans un accès plus large au génie de Newton. Sa traduction fut, jusqu'en 1985, la seule traduction en français de l'oeuvre du célèbre philosophe anglais. La première édition de la traduction et du commentaire parut dix ans après la mort de Madame du Châtelet sous le titre *Principes mathématiques de la philosophie naturelle*. La dernière édition date de 1966. Je laisse ici parler Voltaire lui-même qui dans la préface qu'il rédigea pour la première édition résume le prodigieux travail de cette femme remarquable: «Cette traduction que les plus savants hommes de France devaient faire et que les autres doivent étudier, une femme l'a entreprise et achevée à l'étonnement et à la gloire de son pays. Gabrielle-Émilie est l'auteur de cette traduction devenue nécessaire à tous ceux qui voudront acquérir ces profondes connaissances, dont le monde est redevable au grand Newton. On a vu deux prodiges: l'un, que Newton ait fait cet ouvrage; l'autre, qu'une dame l'ait traduit et éclairci (Badinter 1983: 352).»

## Conclusion

Gabrielle-Émilie, marquise du Châtelet, fut une femme remarquable pour son époque, la première et la seule à investir le domaine scientifique, «l'exception la plus brillante de son siècle (Badinter 1983: 443).» Sans doute a-t-elle bénéficié de conditions favorables à l'épanouissement des facultés intellectuelles prodigieuses dont elle était dotée. Elle est née dans la bonne classe de la société, elle a eu des parents et une éducation dépourvus des préjugés courants à l'égard des filles et du savoir, un mari compréhensif qui lui laisse toute liberté, de grands savants (Maupertuis, Clairaut, Bernouilli, Koenig...) comme professeurs pour l'aider à consolider ses connaissances. Mais surtout, elle a eu la chance très rare de rencontrer, en Voltaire, l'âme soeur, un esprit à sa mesure qui grâce à son admiration et à son respect lui a permis d'atteindre une plus grande autonomie.

Elle doit aussi à son caractère passionné et plein d'énergie de s'être rendue aussi loin. Rien ne l'arrête. Elle dort peu et vit avec frénésie. Son travail d'autodidacte solitaire lui a permis d'acquérir une connaissance approfondie de tous les écrits scientifiques du moment. Lorsqu'après sa mort, Voltaire, faisant le ménage de ses papiers, découvrira le bagage de connaissances physiques et métaphysiques qu'elle avait accumulé, il en



sera presque apeuré. De plus, elle tient à participer aux révolutions intellectuelles qui ébranlent la société et se fait un devoir, et un plaisir, de transmettre son savoir au plus grand nombre.

Gabrielle Émilie du Châtelet fut une grande dame de son époque et son parcours très humain, rempli d'émotions et de passions sait nous toucher à travers deux siècles d'histoire.

---

## Bibliographie

BADINTER, E. (1983), *Émilie, Émilie, l'ambition féminine au XVIIIe siècle*, Paris, Flammarion.

FERVAL, C. (1948), *Madame du Châtelet*, Paris, Fayard.

MITFORD, M. (1957), *Voltaire in Love*, Londres, Hamish Hamilton.

VAILLOT, R. (1978), *Madame du Châtelet*, Paris, Albin Michel.

TERRALL, M. (1995), *Émilie du Châtelet and the Gendering of Science*, dans *History of Science*, vol.33, p. 283-310.

WADE, I. (1967), *Voltaire and Madame du Châtelet*, New York, Octagon Books Inc.

---

Source : Ce portrait a été présenté en 1999 par Lucie Rochon-Landry dans le cadre du cours d'histoire de la traduction TRA 5901 donné à l'École de traduction et d'interprétation, Université d'Ottawa.